

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Coloured pages/  
Pages de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Pages damaged/  
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/  
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/  
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/  
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 30 JUILLET, 1879.

No. 48

## L'HONNÊTE HOMME.

“ Quel bonheur ! disait Emile en attachant ses regards sur la belle figure de miss Sara ; quel bonheur de penser que rien ne nous séparera plus désormais, que je posséderai pour toujours les saintes affections de Sara, de ma noble Sara ! ”

Sara lui répondait :

“ Pourquoi vous cacher ma tendresse, Emile ? Oui, je vous aime, oui, je m'estime heureuse de penser que rien ne saurait plus nous séparer et que nous sommes l'un à l'autre. Nous mènerons une existence solitaire et paisible : puisque la Providence nous a fait riches, nous userons de cette fortune pour consoler toutes les misères que nous rencontrerons et répandre du bonheur autour de nous, n'est-ce pas ? ”

A ces douces paroles, Emile ne savait répondre qu'en prenant la main de Sara et en la portant à ses lèvres. Nelly et John se réjouissaient du bonheur de leur sœur et de celui qu'ils appelaient déjà leur frère. Le cœur le plus indifférent n'aurait pu sans émotions se trouver en présence de tant de joies pures !

Vous jugez sans peine de l'accueil reçu par la famille anglaise dans la famille de madame Dorvilliers. Quoique Emile n'eût encore appris à personne, pas même à sa mère, ses projets de mariage, la vieille dame et ses deux filles témoignèrent le plus tendre empressément aux nouvelles amies que leur présentait leur frère ; de leur côté, les dames anglaises se livrèrent sans restriction au sentiment de confiance affectueuse que leur inspiraient ces enfants naïves et charmantes.

Après une journée de repos et d'hospitalité chez madame Dorvilliers, Sara voulut revoir les lieux où s'étaient passées trois heureuses années de son enfance ; ces lieux pleins du souvenir de son malheureux père et où elle avait connu Emile ! Nelly, Julie et Blanche l'accompagnèrent : Emile allait profiter de leur absence pour entretenir de ses projets son père et sa mère, quand une voiture de poste vint s'arrêter devant la porte de la tannerie.

“ Georges, mon bon Georges ! ” dit

Emile en se jetant dans les bras du voyageur, couvert de poussière, qui descendait de la chaise de poste.

Georges embrassa tendrement son ami ; mais quelque grande que fût sa joie de revoir Emile, elle ne parvint pas à dissiper, même pour un moment, les soucis dont s'enveloppaient son front. Emile remarqua ce trouble et cette douleur morne.

“ Georges, pourquoi la tristesse que tu éprouves ? lui demanda-t-il avec anxiété et en l'entraînant vers le jardin.

— Parce que le meilleur des hommes n'est plus.

— Monsieur Berghem !

— Lui-même !

— O mon Dieu ! s'écria Emile, succombant sous un coup si rude, mon Dieu ! mon Dieu !

— C'est une fatalité bien cruelle, reprit Georges quand son ami se trouva plus en état de l'entendre. Des malheurs inouïs, inattendus sont tombés sur cet homme et l'ont écrasé, lui si fort, si courageux ! Depuis mon retour je le voyais inquiet et sombre. “ Georges, me dit-il un matin, en quatre mois voici cinq de mes bâtiments qui périssent corps et biens ; j'éprouve de grands embarras pour suffire aux nombreux et lourds engagements que j'ai contractés.

— Toute ma fortune vous appartient, vous le savez, lui répondis-je ; combien vous faut-il ?

— Quatre cent mille francs.

— Je ne vous demande que trois jours pour vous les procurer. ”

“ Il me serra la main et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Merci, Georges, merci, me dit-il, car, vois-tu, je n'aurais pu survivre au déshonneur de suspendre mes paiements... C'est pourtant là où j'en étais réduit sans vous. ”

“ Il me quitta, et je m'occupai aussitôt de me procurer la somme qu'il me demandait. Ce me fut assez facile, et le lendemain soir je lui portai les quatre cent mille francs. Juste ciel ! juge de ma surprise, quand après avoir longtemps en vain frappé à la porte du cabinet de monsieur Berghem, j'ouvrais cette porte, et je trouvai le malheureux vieillard étendu sans connaissance aux pieds de son bureau, et une lettre ouverte près de lui. J'appelai du secours, et tandis qu'on l'emportait dans sa chambre, tandis que sa jeune

fille en larmes s'efforçait de le rappeler à la vie, je fermai le cabinet et je ramassai la lettre que je voyais à mes pieds. Cette lettre apprenait à monsieur Berghem la faillite d'une riche maison de banque de Paris, faillite dans laquelle il perdait plus de six cent mille francs. Un pareil coup l'avait tué.

“ En effet, les secours de l'art ont été inutiles, même pour lui rendre la connaissance pendant quelques instants. Monsieur Berghem était mort. Je n'ai point voulu m'en rapporter à la lenteur de la poste pour l'annoncer de si graves, de si tristes événements ; je suis parti sur l'heure pour te les dire moi-même. ”

Emile écoutait Georges en silence, car les paroles de Georges lui brisaient le cœur et détruisaient tous les rêves de félicité auxquels il se livrait naguère encore.

En ce moment Sara rentrait... Quand il la vit, sa pâleur devint encore plus grande. Aussitôt la noble fille effrayée accourut près de lui. Quelques mots du jeune homme suffirent pour lui apprendre ce qui se passait. Ce fut au tour de Sara à devenir pâle et chancelante.

“ Emile, lui dit-elle enfin avec un accent indéfinissable, nous ne pouvons transiger avec le devoir. Il faut un protecteur à cette jeune fille ! Vous avez juré à son père heureux de l'épouser ; il faut tenir votre promesse, maintenant que l'heure de l'infortune est arrivée.

“ Adieu, Emile, adieu. ”

Une larme, une seule larme coula sur les joues de Sara, qui tendit les mains à Emile. Puis elle s'éloigna rapidement, et alla s'enfermer dans sa chambre, sans même vouloir admettre Nelly près d'elle, tandis que John, sur son instante prière, hâtait les préparatifs du départ.

Emile restait là, debout, immobile, atterré. Enfin il sentit une main se placer sur son épaule ; c'était la main de Georges.

“ Emile, lui dit-il, je t'admire, et je n'ose néanmoins t'engager à persister dans le douloureux sacrifice que tu médites. Songes-y bien : c'est du bonheur de toute ton existence qu'il y va. Tu en aimes une autre, et tu vas t'unir à cette jeune fille que tu n'as vue qu'une fois, il y a deux ans ! Une femme qui te chérit et qui possède une grande fortune t'offre sa

main, et tu la refuses pour en épouser une qui ne t'apportera pour dot que sa pauvreté et l'éclat de la ruine de son père ! Ne peux-tu, mon ami, transiger avec la rigueur des devoirs que tu t'imposes ? Assure à la fille de monsieur Berghem une pension qui lui procure une existence honorable, mais ne l'épouse point.

—Écoute-moi, Georges, reprit Emile ; quand son père me fiançait à elle, n'était-il pas un riche négociant et moi un obscur tanneur de petite ville ? n'était-il pas riche et moi pauvre ? ne m'adoptait-il pas généreusement pour son fils ? Et maintenant qu'il n'est plus, je reculerais devant cette adoption ! je rejetterais le nom qu'il me donnait ! Non, Georges. Dieu m'impose des devoirs austères ; mais puisqu'il me les impose, il ne me refusera point la force nécessaire pour les remplir. Il faut à Thérèse Berghem un protecteur, un époux, une famille ; ma famille deviendra la sienne, je l'épouserai.

—Et si quelquefois, ajouta-t-il en cachant son visage dans le sein de Georges, si quelquefois mes souvenirs se reportent vers le passé et vers un bonheur devenu impossible, je cacherai mes larmes à ma femme et je m'efforcerai de lui sourire.

Il reprit bientôt d'un ton plus ferme et plus courageux : — Pardonne-moi ; c'est la dernière fois que je te montre de pareilles preuves de faiblesse... Georges, nous allons partir sur-le-champ pour Dunkerque.

Ils partirent en effet quelques instants après, et ce ne fut point sans un frisson de douleur, sans un mouvement convulsif de tous ses membres, qu'Emile passa sous les fenêtres de miss Sara. Ce ne fut point sans retourner bien des fois la tête vers la maison où se trouvait encore celle qu'il ne devait plus jamais revoir, peut-être ; celle qu'il aimait avec tant de passion ; celle qu'il avait si tendrement associée à ses plus doux projets de bonheur et d'avenir. Mais quelque douleur dont souffrit son âme, il la renferma soigneusement en lui-même, et ses paroles n'en trahirent rien. Seulement Georges, en voyant la pâleur et l'agitation de son ami, se sentait ému d'une admiration profonde pour l'homme vertueux et plein de courage qui sacrifiait ainsi à l'accomplissement d'un devoir son bonheur et ses affections.

La douleur de miss Sara était peut-être moins résignée. La jeune femme, qui n'avait point perdu courage quand la tempête l'avait jetée sur une terre déserte, se sentait brisée par la perte des espérances de bonheur et de mariage auxquelles elle s'était fiée, et qui lui manquaient tout à coup. En présence d'Emile, Dieu lui avait

donné la force de contenir son désespoir ; rentrée chez elle, un pareil stoïcisme s'était trouvé au-dessus de ses forces. Neily, qu'elle avait éloignée, accourut bientôt au bruit des sanglots de sa sœur.

— Mon Dieu ! s'écriait Sara, mon Dieu ! ne m'abandonnez point ! Soutenez-moi, car sans votre appui je sens que je succomberais : je sens que la résignation à votre volonté me serait impossible. Emile était si digne de ma tendresse ! son cœur avait tant de noblesse et de générosité ! N'est-ce point encore par un nouveau témoignage de sa vertu que je le perds ! qu'une autre recevra de lui le nom d'épouse, dont j'étais si heureuse et si fière ? O ma sœur ! ma bonne sœur ! dans quel isolement je vais passer le reste de mes jours !

—Tu comptes donc pour rien ma tendresse et celle de John ?

—Pardonne-moi ; oui, tu as raison ! Je suis faible, je suis ingrate de murmurer contre les décrets de la Providence, quand je lui dois la tendresse d'une sœur comme toi, d'un frère comme John ! Oui, je suis une ingrate. Mais, vois-tu, il faut avoir pitié de ma faiblesse ; le premier coup m'a frappée si cruellement ! Demain je serai plus forte.

Cependant la bonne madame Dorvilliers ne comprenait rien au départ inattendu de son fils et au départ encore plus inattendu de miss Sara. Quoique son fils, quoique l'étrangère ne lui eussent jusqu'alors rien confié de leurs projets de mariage, avec son cœur de mère et son tact de femme elle n'avait point tardé à comprendre quels sentiments les portaient l'un vers l'autre. Jugez donc de sa surprise et de son désappointement en voyant l'arrivée de Georges et cause deux si brusques départs ! La vieille dame s'était habituée déjà si bien à la société douce et caressante des deux anglaises, qui savaient conter avec tant de charmes les merveilles qu'elles avaient admirées dans leurs nombreux voyages ! Et puis, elles formaient sans fin des projets charmants ! Elles avaient déjà commencé à donner des leçons d'anglais à Julie et à Blanche, et voilà qu'elles s'en vont, quand on les aime, quand on les regrette jusqu'à pleurer de leur départ ! Car ses yeux sont pleins de larmes et ses deux filles sont inconsolables ! Que veut dire tout cela, mon Dieu ?

Tandis qu'elle se livrait à de telles pensées, la voiture de la famille anglaise arriva devant la porte, et Sara descendit de sa chambre, pâle et tenant Nelly par la main.

Elle s'avança vers madame Dorvilliers et s'efforçant de lui sourire :

— Adieu, madame, lui dit-elle ; merci de votre bonne hospitalité... merci de

l'amitié que vous avez déjà pour moi, je le sens... merci ! oh ! oui, car j'ai besoin de pareils souvenirs pour ne point succomber à ma douleur... Blanche, conservez ce collier que je vous offre ! et vous, Julie, ce bracelet... promettez-moi de les porter en mémoire de moi !...

—Comment vous oublier, vous que nous aimons déjà comme une sœur ? s'écrièrent les jeunes filles.

A ce nom de sœur, les larmes reparurent sur les joues de Sara.

— Allons ! dit-elle, point de faiblesse ! il ne faut point que j'use mes forces dans cette séparation ; j'ai besoin de beaucoup de courage et pour longtemps. Adieu !

Elle se dégagea des étreintes dont l'entouraient les jeunes filles, s'élança dans la voiture, se couvrit le visage des deux mains, et quand elle releva la tête, la voiture se trouvait hors de la ville et l'entraînait rapidement sur la route de Calais.

Le lendemain du jour où se passèrent les événements qu'on vient de lire, la chaise de poste qui amenait Emile et Georges à Dunkerque s'arrêta devant la maison qu'habitait le père de ce dernier ; c'est là que l'orpheline de monsieur Berghem, Thérèse, était venue chercher un asile ; car des créanciers s'étaient emparés de la maison de son père, avaient fait apposer partout les scellés, et auraient probablement chassé de sa demeure l'infortunée jeune fille, si Georges et monsieur Valentin, avant le départ du premier, ne s'étaient empressés de venir l'arracher à ces scènes de désastre. Thérèse se trouvait donc chez monsieur le président, où la tendre sollicitude du bon vieillard et les consolations de la vieille gouvernante du digne magistrat n'avaient pu modérer encore le désespoir de la jeune fille, frappée de tant de malheurs au moment où tout semblait lui sourire. Riche, à la veille de se marier avec un homme dont elle entendait à chaque instant répéter l'éloge ; adorée par un père qui n'était préoccupé que du bonheur de sa fille, tout à coup cette félicité s'écroule pour faire place à la misère, au désespoir, à l'isolement. Car toute jeune qu'elle est, elle ne le comprend que trop ! la voilà condamnée à vivre de la pitié des autres ou du travail de ses mains ! Entre ces deux partis, elle ne saurait hésiter ; elle travaillera, dut-elle payer, par des nuits et des jours passés dans les plus dures fatigues, chacun des morceaux de pain qu'elle mangera !... Non, ce n'est point la misère qu'elle redoute ; c'est l'isolement. Qui lui rendra la tendresse de son père, cette tendresse de tous les moments, cette tendresse inépuisable et qui la faisait si heureuse ! Oh ! pourquoi Dieu en rappe-

lant son père dans les cieux l'a-t-il abandonnée, pauvre et seule, sur la terre ?

Tels étaient les pensées et le désespoir de Thérèse, lorsque le vieux président vint la trouver et lui demanda la permission d'amener près d'elle un de ses amis qui désirait lui parler d'affaires importantes.

Il y avait dans la physionomie du vieillard, naguère encore si triste et si compatissante aux malheurs de Thérèse, une expression bizarre de joie et de mystère que l'orpheline, malgré sa préoccupation, ne put s'empêcher de remarquer.

— Je ne suis guère en état de parler d'affaires et surtout en ce moment, répondit-elle. Vous auriez de nouveaux titres à ma reconnaissance, monsieur, si vous vouliez vous charger de recevoir et d'écouter cette personne.

— Je vous engage pourtant à la voir, reprit le président en se frottant les mains, geste qui témoignait toujours chez lui une grande preuve de satisfaction : c'est un messenger de bonnes nouvelles, de nouvelles inattendues ! Vous ne pouvez vous dispenser de le recevoir.

— Amenez-le donc, monsieur.

— Bien ! dit le président, je vais le chercher et l'introduire.

Il fit quelques pas pour sortir, et revint tout à coup.

— Ne songez-vous point à réparer le désordre de votre toilette ?

Thérèse, stupéfaite de cette observation du président, surtout au milieu des catastrophes qui se succédaient depuis quelques jours, regarda monsieur de Valentin avec un étonnement qui redoubla les joyeux frottements de mains du vieillard.

— Oui, ma chère demoiselle Thérèse, rangez un peu vos cheveux, et baignez avec de l'eau fraîche vos yeux fatigués ; vous n'en serez point fâchée tout à l'heure.

Thérèse obéit par condescendance, et, quelques instants après, le président, grand amateur de cérémonial, introduisit solennellement, et avec la vieille étiquette :

— Monsieur Emile Dorvilliers.

A ce nom, au nom de celui qui était, en des temps plus heureux, son fiancé, et que son père l'avait accoutumée à aimer, en lui répétant sans cesse qu'elle devait bénir le ciel de lui réserver un époux si digne de respect et d'affection, Thérèse ne put retenir un mouvement d'émotion et de surprise.

Elle se leva, tremblante, et salua silencieusement Emile... Dieu seul connaît avec quelles craintes et quelle impatience elle attendait les premières paroles de celui qu'elle n'osait regarder.

Emile, de son côté, n'était pas moins ému et moins tremblant.

— M. demoiselle... lui dit-il en s'avançant vers elle... Ou plutôt, permettez-moi de vous parler comme autrefois : ma chère Thérèse, vous le savez, votre père, celui que j'aimais et dont j'étais aimé comme un fils, nous a fiancés ensemble il y a deux ans.

Thérèse leva les yeux sur Emile et les abaissa tout à coup.

— Je viens, Thérèse, continua le jeune homme dont la voix s'altérait de plus en plus, je viens réclamer de vous, aujourd'hui, l'exécution de cette promesse.

— Le ciel m'est témoin, répondit Thérèse, oui ! le ciel m'est témoin que naguère encore je regardai cette union comme un grand bonheur pour moi !

— Mais, ajouta-t-elle avec résolution, aujourd'hui ce mariage n'est plus possible.

Ce fut au tour d'Emile à regarder Thérèse avec étonnement.

— Non, monsieur ! il y aurait de l'indélicatesse de ma part à profiter d'un sacrifice que vous m'offrez avec tant de générosité, et que, pour cette raison même, je dois refuser avec une résolution plus ferme encore. L'orpheline pauvre serait méprisante si elle profitait des droits de l'héritière du riche négociant.

— Thérèse, reprit Emile, j'admire votre délicatesse ; mais elle est injuste, et presque offensante pour moi. J'étais pauvre, et je ne rougissais point d'accepter de votre père la grande fortune qu'il m'offrait avec votre main ! Méstimez-vous assez peu pour ne point, à votre tour, consentir à partager avec moi le peu que je possède. Au nom de votre père, Thérèse ! au nom de celui qui nous écoute et qui nous bénit du haut des cieux ! Thérèse ! ma chère Thérèse, devenez ma femme !

Et il tendit sa main à la jeune fille qui laissa tomber sa main dans la main d'Emile.

— Bien ! très bien ! s'écria le président ! Il faut que le mariage se fasse dans les plus courts délais, afin qu'Emile ait des titres pour suivre les affaires de l'héritage qui ne sont point aussi désespérées qu'elles le paraissent, et dans lesquelles je commence à voir clair depuis deux jours que je m'en occupe.

— Quoi ! malgré le deuil de mon père !

— Il y a raison majeure, mon enfant... De quel droit voudriez-vous, mademoiselle, qu'Emile veillât à votre fortune jusqu'au jour où vous lui auriez donné le nom d'époux ?

— Oui, vous avez raison, monsieur. Il faut que Thérèse devienne ma femme dans quinze jours au plus tard.

— Mon Dieu ! murmura la jeune fille en levant les mains au ciel ; mon

Dieu ! vous ne m'avez donc point tout-à-fait abandonnée ! J'étais bien coupable de murmurer contre vos décrets, puisque vous placez la consolation si près du désespoir.

Emile, Georges et le président se retirèrent.

— O mon ami ! mon cher Emile ! s'écria Georges en pressant le jeune négociant contre sa poitrine, que je t'admire !... que de courage ! que de vertu ! Ou puises-tu tant de force et de générosité, pour tout sacrifier ainsi à tes devoirs !

Emile leva les yeux au ciel.

*A continuer.*

—:o:—

LE DOCTEUR TRIFONE.

*A mon ami Aug. Durieu.*

— Hors les cas d'accident qui sont presque toujours incurables, les maladies du cœur viennent de l'âme, naissent de la douleur ; c'est par l'âme seule que vous les guérirez : c'est la douleur qu'il faut combattre et vaincre. Je ne vous interdis pas vos moyens matériels, la matière a été atteinte, il faut à la nature sa part d'auxiliaires pour combattre le principe de mort ; mais ce n'est là que le palliatif, la guérison est ailleurs.

— Remontez dans la vie de votre malade : observez, comparez : veillez, étudiez l'âme pour comprendre le corps, sachez ou devinez quel coup, quelle suite d'émotions ont frappé l'organe invisible, et quand vous aurez senti corps à corps ce mal impalpable dont vous aurez remonté le cours dans le passé, frappez alors, s'il en est temps encore, frappez des coups en sens contraire, cherchez des remèdes moraux contre une maladie morale : il y a un magnétisme étrange, puissant dans les pensées, dans les passions, dans le bonheur. Tâchez de saisir cette étincelle du double élément qui s'unit dans les œuvres de Dieu, et vous marcherez alors dans la route de la création et non dans celle d'une vaine science.

Ce fut au milieu d'un tonnerre de bravos que Trifone acheva cette improvisation hardie.

Depuis deux mois il consacrait une heure par jour à cet exercice préliminaire. C'était une petite vengeance que le docteur pratiquait à l'endroit des disciples de saint Côme qui avaient mis tout en œuvre pour le faire chasser de Naples. Or, la vengeance de Trifone avait pris en peu de temps les proportions les plus alarmantes pour la faculté, car les étudiants et les médecins qui s'étaient donné rendez-vous le premier jour pour aboyer l'empirique, s'en étaient allés stupéfiés de la clarté et de la simplicité de sa théorie pratique, et depuis ils venaient chaque jour prendre des notes, ou sténographier son cours.

Une centaine-douzaine de cures et d'opérations heureuses avaient achevé de poser Trifone et de lui donner une célébrité réelle.

Le cours terminé, Trifone redevenait pour le vulgaire l'unique créature du *bol de Palestine*, dont les flacons s'enlevaient alors par centaines sous l'artillerie de la grosse caisse et des cymbales.

Cependant le docteur avait cessé de parler et lady Jane semblait encore comme immobilisée par une douloureuse extase.

— Cette séance vous fatigue, milady, lui dit avec douceur sir William, son jeune compagnon.

— Non, mon ami, murmura-t-elle doucement en regardant en souriant la petite Lucy, qui jouait sur les coussins de la voiture, et elle ajouta : Trifone est réellement un homme extraordinaire.

Le savant venait de faire place à l'histrien.

— Venez! venez et écoutez tous! s'écriait Trifone en brandissant ses rouleaux d'elixir; venez à l'incomparable docteur Trifone, à l'illustre créature de la panacee universelle. C'est l'elixir de longue vie qui donne aux petits et aux grands, aux jeunes et aux vieux, aux riches comme aux pauvres, la joie et la santé. Achetez le *bol de Palestine*, la fortune liquéfiée par mes mains, le bonheur sur terre!

— Ah! mère, voyez comme il est drôle, dit l'enfant en battant des mains; il ressemble à Punch.

La comparaison était si juste que sir William ne put retenir un éclat de rire.

Lady Stanley attira sa fille sur ses genoux, et après l'avoir enveloppée dans les plis d'un burnous de cachemire, elle lui dit :

— Il ne te fait pas peur, n'est-ce pas, Lucy?

— Non, mère.

— Alors, tu veux bien qu'il vienne nous voir à l'hôtel?

— Oui, dit l'enfant, il m'amusera encore.

— Vous avez bien réfléchi à la démarche que vous allez tenter, milady? fit le jeune homme.

— Oui, mon cher William. Et, prenant un billet cacheté, elle le remit au domestique qui occupait la place de gauche sur le siège de la voiture :

— Ce billet à docteur Trifone. Maintenant, à l'hôtel, Tom.

Une heure après, sir William entra dans la baraque du charlatan.

— Le docteur Trifone? dit-il en s'adressant au jeune élève qui était occupé à filtrer une pleine jare de *bol de Palestine*.

— Il est sorti, répliqua le drôle sans tourner la tête.

— C'est bien, je l'attendrai, reprit le gentleman en tirant un flacon de sel de sa poche pour essayer de combattre les gaz alcooliques qui s'exhalaient de la bassine de cuivre.

— Attendez-le si bon vous semble, mais je dois vous prévenir que le docteur ne rentrera pas de la soirée.

— Il n'habite donc pas ici? continua sir William en faisant d'un seul coup d'œil l'inventaire du mobilier.

— Non.

— Eh bien! dites-moi où je pourrai le rencontrer?

— Je n'en sais rien.

Sir William sortit lentement une bourse au travers des mailles de laquelle brillaient les carlins et les doppiés indigènes.

— Vous êtes donc bien pressé de voir le docteur? dit Paolino en regardant la bourse avec une indifférence parfaitement jouée.

— Oui, car si je le vois ce soir, c'est vingt doppiés de six ducats que je lui payerai sa consultation.

Paolino se gratta le front et hésita un moment avant de répondre.

— Sans compter cette bourse que je me ferai un véritable plaisir de vous offrir, si vous voulez bien me rendre le bon office que je réclame de vous.

— Le docteur sera furieux, murmura Paolino.

— De gagner vingt doppiés?

— De se déranger de ses occupations.

— Je crois avoir le moyen de lui faire oublier sa mauvaise humeur.

— Eh bien! dit Paolino avec effort, le docteur pourrait bien être ce soir à l'osteria Bambinelli, porta Capuana.

William avait entendu parler de la mauvaise renommée de ce quartier de Naples; mais, pour ne pas donner à Paolino de tardifs remords de conscience, il dissimula le dégoût que lui inspirait la démarche qu'il allait tenter.

(A continuer.)

PRONOSTICS DU TEMPS.

*Signes d'orage.*—Si l'atmosphère est chaude, étouffante :

Si le sol se fend ;

Si les nuages se croisent dans leur course ;

Si des nuages blancs, représentant des montagnes entassées, sont accompagnés de nuages noirs ;

Si deux nuages ayant la forme que nous venons de décrire apparaissent des deux côtés ;

Si les poissons sautent souvent à la surface de l'eau ;

Si dans les soirées des jours chauds, on voit ce qu'on nomme des éclairs de chaleur et que, dans la nuit, l'air ne soit point rafraîchi,

Il faut s'attendre à un orage.

*Indices tirés du baromètre.* L'ascension du mercure indique ordinairement que le temps tourne au beau ;

Si dans une matinée nébuleuse, le mercure monte, c'est un signe de calme.

Il y a présomption de pluie lorsque le baromètre étant déjà au variable ou au-dessous se met encore à descendre.

Si le baromètre descend beaucoup, c'est presque toujours un signe de pluie ou de vent.

Une descente peu considérable du baromètre après un grand orage est souvent suivie de pluie ou de vent.

S'il fait très-chaud et que le mercure baisse, l'orage n'est pas loin.

Une lente ascension du baromètre vers son plus haut point indique d'ordinaire un beau temps d'une certaine durée.

Si le mercure baisse lentement, il est probable que le temps variable et orageux se prolongera.

Lorsque, par un beau temps, le baromètre tombe bas, c'est un indice de pluie; s'il continue de tomber durant deux ou trois jours, la pluie sera abondante.

Si le mercure monte par le mauvais temps, et continue de monter durant deux ou trois jours, c'est un présage de beau temps continu.

En hiver, l'ascension du mercure est un signe de froid.

Si le froid augmente pendant que le baromètre descend c'est un pronostic de grand froid. Le froid augmentera encore quand le baromètre remontera.

Lorsque, pendant le froid, le baromètre tombe, on peut s'attendre au dégel.

LES RHUMATISMES GUÉRIS PAR L'USAGE DU CÉLÉRI.

On fait chaque jour de nouvelles découvertes sur les propriétés bienfaisantes et salutaires des plantes. Une des plus récentes est la guérison complète des rhumatismes, obtenu en mangeant du céleri en abondance. L'habitude de manger ce légume cru a empêché jusqu'ici d'en expérimenter les qualités thérapeutiques. Il faut le couper en morceaux, le faire bouillir jusqu'à ce qu'il soit devenu mou, et boire alors l'eau dans laquelle il a bouilli.—Il faut prendre, en outre, du lait, avec un peu de farine et de la noix muscade, mettre le tout dans une casserole avec le céleri bouilli et des tranches de pain, et le manger, si l'on veut, avec des pommes de terre. Toute affection rhumatismale disparaîtra par l'usage de ces mets. Telle est la déclaration d'un médecin anglais, qui a renouvelé plusieurs fois l'expérience, et toujours avec d'excellents résultats.

SONNET

Dans les revers, l'homme sage conserve Sa dignité; mais doit on condamner Celui qui prend un chagrin sans réserve. Quand deux soutiens semblent l'abandonner?

Je suis cet homme à jamais misérable, Trop confiant, trop crédule à la fois; On devait m'être attaché, mais je vois Que l'inconstance, hélas! est incurable.

Et tout défaut, je jure devant vous, Car mes malheurs ne sont point bagatelles, Humilié, je viens les dire à tous;

Mais j'en frémiss; les dames pourront-elles Me regarder sans se mettre en courroux. Quand je dirai: J'ai cassé mes bretelles?

A quoi entraîne la politesse!

Une dame avait demandé à un jeune homme qui venait de perdre son père, père tendrement aimé, quelques renseignements sur les inhamations à Montréal.

Les notes prises, la dame quittant le jeune orphelin, lui dit:—Je vous remercie beaucoup de la complaisance que vous avez mise à me fournir ces tristes renseignements.

Et le fils, les larmes aux yeux, lui répondit:

—Et moi, madame, je suis heureux de les avoir eus à votre disposition.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,

par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an.....	\$0.50
Six mois.....	0.25
Un numéro.....	0.02

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au sousigné.

P. NAP. BUREAU,

170 1/2 rue Sparks, Ottawa.